

Zero K de Don DeLillo, 2016

Everybody wants to own the end of the world.

This is what my father said, standing by the contoured windows in his New York office — private wealth management, dynasty trusts, emerging markets. We were sharing a rare point in time, contemplative, and the moment was made complete by his vintage sunglasses, bringing the night indoors. I studied the art in the room, variously abstract, and began to understand that the extended silence following his remark belonged to neither one of us. I thought of his wife, the second, the archaeologist, the one whose mind and failing body would soon begin to drift, on schedule, into the void.

That moment came back to me some months later and half a world away. I sat belted into the rear seat of an armored hatchback with smoked side Windows, blind both ways. The driver, partitioned, wore a soccer jersey and sweatpants with a bulge at the hip indicating a sidearm. After an hour's ride over rough roads he brought the car to a stop and said something into his lapel device. Then he eased his head forty-five degrees in the direction of the right rear passenger seat. I took this to mean that it was time for me to unstrap myself and get out.

The ride was the last stage in a marathon journey and walked away from the vehicle and stood a while, stunned by the heat, holding my overnight bag and feeling my body unwind. I heard the engine start up and turned to watch. The car was headed back to the private airstrip and it was the only thing moving out there, soon to be enveloped in land or sinking light or sheer horizon.

I completed my turn, a long slow scan of salt flats and stone rubble, empty except for several low structures, possibly interconnected, barely separable from the bleach landscape. There was nothing else, nowhere else. I hadn't known the precise nature of my destination, only its remoteness. It was not hard to imagine that my father at his office window had conjured his remark from this same stark terrain and the geometric slabs that blended into it.

He was here now, they both were, father and stepmother, and I'd come to pay the briefest of visits and say an uncertain farewell.

The number of structures was hard to determine from my near vantage. Two, four, seven, nine. Or only one, a central unit with rayed attachments. I imagined it as a city to be discovered at a future time, self-contained, well-preserved nameless, abandoned by some unknown migratory culture.

The heat made me think I was shrinking but I wanted to remain a moment and look. These were buildings in hiding, agoraphobically sealed. They were blind buildings, hushed and somber, invisibly windowed, designed to fold into themselves. I thought, when the movie reaches the point of digital collapse.

I followed a stone path to a broad portal where two men stood watching. Different soccer jerseys, same hip bulge. They stood behind a set of bollards designed to keep vehicles from entering the immediate area.

Off to the side, at the far edge of the entranceway, strangely, two other figures, in chadors, shrouded women standing motionless.

Zéro K , traduction de Francis Kerline, 2017

Tout le monde veut posséder la fin du monde.

C'est ce que déclara mon père, debout près des fenêtres à petits carreaux de son bureau de New York — gestion de fortune, transmission de patrimoine, marchés émergents. Nous partagions un moment rare, contemplatif, impression parachevée par ses lunettes de soleil à l'ancienne, qui faisaient entrer la nuit. En observant les œuvres d'art dans la pièce, diversement abstraites, je commençai à comprendre que le silence prolongé qui avait suivi sa remarque n'appartenait à aucun de nous deux. Je pensai à son épouse, la deuxième, l'archéologue, celle dont l'esprit et le corps défaillant allaient bientôt dériver, à l'heure dite, dans le grand vide.

Ce moment me revint en mémoire quelques mois plus tard et une moitié de monde plus loin. J'étais assis, ceinture bouclée, à l'arrière d'un break blindé aux vitres fumées, aveuglé de part et d'autre. Le chauffeur, séparé par une cloison, portait un maillot de football et un pantalon de survêtement dont le renflement, à hauteur de hanche, indiquait une aune de poing. Après une heure de trajet sur de mauvaises routes il arrêta la voiture et dit quelque chose dans son micro de poitrine. Puis il tourna la tête de quarante-cinq degrés en direction du siège passager arrière droit. Ce que j'interprétai comme une invite à déboucler ma ceinture et à sortir.

Ce trajet était la dernière étape d'un voyage marathon et, en descendant du véhicule, je m'immobilisai un instant, étourdi par la chaleur, mon sac de voyage à la main, tandis que mon corps se dénouait. J'entendis le moteur redémarrer et me retournai. La voiture repartait vers l'aérodrome privé, unique objet mobile en vue, bientôt enveloppé par la terre ou la lumière déclinante ou tout simplement l'horizon.

Je fis un tour complet sur moi-même, passai lentement en revue les salants et la pierraille, déserts à l'exception de quelques constructions basses, peut-être raccordées entre elles, qui se distinguaient à peine du reste du paysage blanchâtre. Il n'y avait rien d'autre, nulle part. Je n'avais pas été informé de la nature précise de ma destination, seulement de son éloignement. Il n'était pas difficile d'imaginer que la remarque de mon père, devant la fenêtre de son bureau, avait été inspirée par ce terrain aride et les blocs géométriques qui s'y fondaient.

Il était ici maintenant, ils y étaient tous les deux, mon père et ma belle-mère, et j'étais venu leur rendre une brève visite et prononcer des adieux incertains.

J'étais trop près des constructions pour en déterminer le nombre. Deux, quatre, sept, neuf. Ou alors une seule, une unité centrale avec des ramifications. Je me figurais l'ensemble comme une cité à découvrir dans le futur, autonome, bien conservée, anonyme, abandonnée par quelque civilisation migrante inconnue.

La chaleur me donnait l'impression de rétrécir mais je voulais m'attarder un peu pour regarder. C'étaient des bâtiments cachés, comme scellés par des agoraphobes, des bâtiments aveugles, silencieux, sombres, aux fenêtres invisibles, conçus pour se résorber, me dis-je, quand le film arrive au moment du fondu numérique.

Je suivis une allée pavée jusqu'à un large portail où deux hommes montaient la garde. Des maillots de football différents, le même renflement à la taille. Ils se tenaient derrière des bornes disposées de manière à empêcher les véhicules de pénétrer dans les abords immédiats.

Sur le côté, tout au bout de l'allée, étrangement, deux autres silhouettes, en tchador, des femmes voilées, debout, immobiles.